

AGIR ↔ PENSER EN COMPLEXITÉ

Une compréhension de l'activité de pensée/agir au-delà de l'opposition classique entre « l'intérieur et l'extérieur »

I. La thèse commune : L'usage ordinaire de concepts mentaux

Pourquoi les gens sont-ils tellement portés à croire que l'exécution intelligente d'une opération quelconque doit comporter deux processus, l'un pratique et l'autre théorique ? Cette interrogation qui suppose que dans chaque action à lieu un processus en parallèle qui se déroule à l'intérieur, est une des composantes de ce qu'on appelle le mythe de l'intériorité¹. Cette définition de la pensée comme étant un processus qui s'effectuerait « en nous », et dont nous serions immédiatement et entièrement « connaissant » semble poser une équivalence conceptuelle déterminante entre intériorité et activité psychique. Ainsi se dessine la représentation d'un lieu spécifique du mental, essentiellement distinct d'une extériorité caractéristique de l'univers des êtres vivants dans un environnement physique et social.

« C'est grâce à ... ou à cause ... du mental » : C'est une explication rapide que l'on entend souvent pour expliquer les échecs, les aléas et les réussites de la vie courante et professionnelle. Dualisme qui imprègne nos modes de pensée et qui - bien que non théorisée de manière explicite - domine dans nos expressions quotidiennes et c'est ce qui justifie aux yeux de certains « coaches » ou « conseillers », un travail isolé sur le mental ainsi conçu.

Cette question renvoie implicitement à la thèse du « dualisme des substances » proposée par René Descartes (1596-1650) et qui nourrit le sens commun : elle consiste à concevoir le corps comme une machine purement matérielle et l'esprit comme une entité immatérielle, i.e. radicalement distincte de la machine corporelle, mais agissant sur elle. Ce partage fondamental entre l'intérieur et l'extérieur, qui s'instaure à partir de la philosophie cartésienne, a fait naître cette idée d'une intériorité mentale, et a contribué à l'instauration du concept moderne d'esprit. La question qui est donc posée aux tenants de cette conception du « mental » est celle de la relation entre un état mental et sa correspondance avec un événement dans le monde physique. Comment un esprit par nature immatériel peut-il avoir un effet dans le monde physique ?

Initialement et en réaction contre le béhaviorisme, le terme « mental » ou « cognitif » a été utilisé dans l'étude du comportement humain pour indiquer que ce comportement est produit par la médiation d'états mentaux et non pas par de simples renforcements de dispositions physiques observables (cf. Skinner, Pavlov, Watson, ...).

Ce que l'on a appelé la « révolution cognitive » a précisément consisté à réhabiliter les notions mêmes que la psychologie béhavioriste jugeait douteuses, comme celles de représentation²

¹ Jacques Bouveresse (1987). *Le Mythe de l'intériorité*, Paris, Les Éditions de Minuit.

² Le terme « représentation », tel qu'il est employé dans les théories cognitives, possède deux sens : i) d'une part, il repose sur la métaphore de la diplomatie ou de la photographie : deux entités sont alors clairement séparées, la représentation et ce qui est représenté ; la représentation est alors un dédoublement tendanciellement fidèle d'un référent prédonné, auquel elle peut donc servir de tenant - lieu et ii) d'autre part, le terme « représentation » s'appuie sur la métaphore du théâtre : la représentation est ce qui rend présent ; elle n'est dès lors ni une réplique plus ou moins exacte, ni un substitut, mais un

mentale, de croyance ou de but. La psychologie cognitive, mais également l'intelligence artificielle dans ses premières versions, une certaine robotique, ont concouru ainsi à donner une légitimité scientifique à toutes sortes de concepts « internalistes » que nous utilisons couramment pour expliquer le comportement de nos semblables. Les notions courantes de la psychologie comme celles de motif, de but, d'affect, d'émotions, de connaissances, d'image, de pensée, d'évaluation cognitive, ... ainsi réifiées³ sont devenues tout naturellement et sans y prendre garde, les uniques causes conçues comme « les déterminants psychologiques » sur lesquels il faut bien évidemment « travailler » pour améliorer l'efficacité de l'action en situation.

Il en résulte que l'expérience vécue est considérée comme un ensemble d'états mentaux qui peuvent être considérés en eux-mêmes, indépendamment des conditions dans lesquelles ils sont réalisés, parce que leur « équivalence fonctionnelle » transcende les conditions de leur réalisation. Cette signification est déterminée par ce que ces états représentent et tout le courant qu'on appelle aujourd'hui le cognitivisme, travaille avec l'hypothèse de l'autonomie du système de connaissance par rapport à l'action, hypothèse qui est un des objets de la controverse.

II. Éléments de controverse⁴

Cette conception de l'activité mentale comme processus interne, sous-jacent et par définition distinct de l'ordre public de la signification porté par le langage et le comportement, s'est trouvée explicitement contestée très tôt par Spinoza, mais aussi par les philosophes de James, Peirce, Dewey, Mead et bien d'autres.

Baruch Spinoza (1632-1677) affirme que les termes « mental » et « physique » désignent deux aspects d'une même substance et refuse ainsi l'internalisme i.e. l'existence d'une ligne de partage franche entre ce qui est mental ou intérieur et ce qui est non mental ou extérieur à l'esprit. C'est ce qu'exprime la formule spinoziste « *l'individu n'est ni substance ni sujet, mais une relation entre un extérieur et un intérieur qui se constituent dans la relation. Cette relation constitue l'essence de l'individu qui se résume à son existence-puissance ; puissance qui n'est pas donnée une fois pour toute, mais puissance variable, précisément parce que la relation constitutive de l'intérieur et de l'extérieur est instable, non établie. Les passions ne sont donc pas les propriétés d'une nature humaine donnée, mais les relations constitutives de l'individu humain, et leur lieu n'est pas l'intériorité, mais l'espace entre les individus* »

processus, une activité, des actes ! « Rendre présent » n'a évidemment rien à voir avec la mise en correspondance.

³ Réifier, c'est constituer un concept en une réalité distincte et autonome de l'ensemble dont il a été méthodologiquement abstrait, et l'appréhender comme un « donné naturel », stable et autonome, occultant ainsi son caractère construit et particulier lié à son mode de production. Par exemple, les qualités et capacités humaines ne s'intègrent plus dans l'unité organique et sociale de la personne ; elles apparaissent comme des « choses » que l'homme possède et extériorise comme des objets du monde extérieur.

⁴ Le terme « controverse » n'est pas employé dans le sens de la polémique, mais dans le sens de débats sur des questions professionnelles qui font appel à des savoirs émergents, instables, hétérogènes, laissant place aux incertitudes. Le débat ouvert ici ne consiste pas à dire que les choses ne sont pas bien comme elles sont. Il consiste à examiner sur quels types d'évidence, de familiarités, de mode de pensées reposent les pratiques que l'on accepte communément.

Loin de la logique cartésienne du « je pense, donc je suis », qui sépare le sujet pensant de l'univers qui l'entoure et introduit la dualité et la division, l'idée d'un monde interdépendant construit sur l'interaction des êtres entre eux et avec l'environnement est avancée.

Il s'agit donc de contribuer à cerner les conditions d'une compréhension de l'activité de pensée/agir au-delà de l'opposition classique de l'intérieur et de l'extérieur, mais également à distance de toute tentative de localisation cérébrale du mental. En fait, tout ceci nous conduit une réflexion approfondie sur le vivant, son milieu et l'action : il n'existe pas une intériorité absolue du « cogito/mental » face à l'extériorité absolue du monde mais une relation dynamique, un couplage opérationnel qui fait émerger, « énoncer » des micro-identités et des micro-moi⁵ (Varela, 1996).

A la description séquentielle d'un comportement propre aux approches cognitives classiques, on peut donc opposer l'idée d'une « organisation de l'activité émergeant d'une interaction » : pas de plan général, pas de décision ni de représentation interne, mais des attitudes qui sont cohérentes entre elles et adaptées au contexte parce que, précisément, le comportement général est, à chaque instant, déterminé à la fois par l'histoire du comportement et les conditions présentes du contexte (cf. dans ce site notre texte de discussion sur les buts)

III. Une argumentation qui engage vers la complexité

Acquérir une connaissance sur soi et sur le monde est indissociable de l'idée d'action, d'expériences concrètes et vécues : il est possible d'argumenter actuellement que la perception du monde est intrinsèquement ancrée dans l'action. En rejetant les notions passe-partout de « transfert de connaissances » ou « d'application des connaissances » et en soulignant la dimension incarnée et située de l'expérience vécue, les paradigmes alternatifs de la cognition/mental offrent de nouveaux arguments en faveur de la primauté de l'agi. C'est en s'appuyant fortement sur cette affirmation de l'engagement actif de la totalité de l'organisme dans le monde que la conception « incarnée et située » développe ses arguments.

« Entre lui [l'objet] et l'observateur, il n'y a pas cet intervalle étanche que postule le positivisme et avec lui, toutes les vieilles doctrines pour qui l'univers et l'homme en viennent à se juxtaposer comme deux entités plus ou moins distinctes... car il n'y a pas d'observation désincarnée de toute action physique, pas plus qu'il n'y a d'intelligence sans organe, ni d'homme sans corps. » (Henri Wallon, 1936)

Dans une perspective multidisciplinaire clairement assumée, ces approches alternatives cherchent à argumenter un changement de point de vue qui accordant une place prioritaire à l'activité, à l'action, l'agi, restitue les dimensions incarnée, située et distribuée de la cognition/mental.

IV. Une alternative dans le paradigme de la complexité : La cognition est-elle dans la tête et dans le monde ?

⁵ « Le cerveau n'est pas un ordinateur ...on ne peut pas comprendre la cognition si l'on s'abstrait de son incarnation ... » La Recherche, No.308 Avril 1998, p. 109-112 Entretien avec Francisco Varela

L'interaction homme - environnement se centre sur l'action et sur l'expérience davantage que sur la représentation et se fonde sur les conséquences perceptives des actes moteurs définissant l'interaction avec l'environnement. Les exemples typiques sont la tenue d'un outil dans la main, le modelage d'une pâte, la conduite d'un véhicule motorisé ou non, le jeu instrumental musical, les activités sportives ou les activités manuelles en général. Dans ces tâches, l'interaction homme - environnement n'est ni symbolique ni iconique ; elle est directe, intuitive, basée sur les actes moteurs et sur les bouclages perceptifs immédiats.

Lors d'un entretien de recherche visant à rendre compte de l'activité produite en cours de jeu, un athlète expérimenté répond - à propos de la trajectoire de balle - « Je la vois avec mes mains ». Il laisse ainsi entendre qu'en utilisant différentes modalités sensorielles et le corps entier comme instrument de connaissance, il « voit corporellement » la trajectoire de la balle. Faut-il accorder du crédit à cette réponse énoncée en première personne et à priori surprenante ?

Ces tâches ne peuvent pas être effectuées via un intermédiaire de représentation symbolique ou iconique : dans cette perspective, se trouve dissoute la fausse évidence selon laquelle « je pense avec ma tête ». Elles donnent cependant lieu à une connaissance reproductible et partageable, que l'on peut appeler d'une manière générale « la connaissance éactive ». Selon l'hypothèse de l'éaction, cette connaissance ne serait probablement pas représentée dans le cerveau humain sous forme explicite mais sous la forme des modifications respectives - on pourrait dire de la co-évolution - du monde et de l'homme dans l'histoire de leurs interactions.

« Il n'y a pas de pensée sans quelque support matériel. (...) Le fait de l'incarnation, c'est-à-dire le déploiement de la matière phénoménale, est la condition nécessaire de l'activité de l'esprit. (...) Le poids, la résistance de la matière est un constant stimulant de l'esprit : l'obstacle à ma route me devient route » (Meyerson, 1987).

Le discours non représentationniste, et en particulier celui de Francisco Varela, doit être compris compte tenu de cette distinction qu'il énonce lui-même : « ... l'insatisfaction principale à l'origine de ce que nous appelons ici l'approche de l'éaction est simplement l'absence complète de sens commun dans la définition de la cognition à ce jour. Pour le cognitivisme comme pour le connexionnisme actuel, le critère d'évaluation de la cognition est toujours la représentation adéquate d'un monde extérieur prédéterminé. On parle soit d'éléments d'information correspondant à des propriétés du monde, soit de résolution de problèmes bien définis qui impliquent un monde aussi bien arrêté. Cependant, notre activité cognitive quotidienne révèle que cette image est par trop incomplète. La plus importante faculté de toute cognition vivante, est précisément, dans une large mesure, de poser les questions pertinentes qui surgissent à chaque moment de notre vie. Elles ne sont pas prédéfinies mais éactées, on les fait émerger sur un arrière-plan et les critères de pertinence sont dictés par notre sens commun d'une manière toujours contextuelle »

Les recherches sur l'éaction s'appuient sur l'hypothèse de l'autopoïèse, formulée par Maturana et Varela (1980, 1987), à partir d'une réflexion théorique et épistémologique portant sur des recherches biologiques. L'hypothèse affirme qu'un système vivant « autopoïétique » est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui : a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits et qui b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique (la structuration de cet espace) où il se réalise comme réseau. »

Ce paradigme que Varela (1989) et Varela, Thompson & Rosch (1993) ont appelée « doctrine de l'énaction » se réclame de la phénoménologie qui a substitué à la thèse de l'opposition du sujet et de l'objet, la thèse d'une co-émergence de la conscience du monde à partir des vécus intentionnels.

Un exemple ; Une paire de skis transforme à la fois : i) Une pente de neige, qui devient une piste et ii) Un être humain, qui devient un skieur. Ainsi, le sujet (le skieur) et « le monde du skieur » co-adviennent dans l'action de skier.

L'énaction explique ainsi que la connaissance n'est pas un miroir du monde représenté mais l'action qui fait co-émerger ou co-naître celui qui sait et ce qui est su.

Travaux pratiques proposés

Quelles influences peuvent avoir les discussions sur « l'autonomie du système de connaissance par rapport à l'action », sur la conception de situations de formation ?

Concevoir des situations de formation sous une hypothèse énative ?